

—Nous sommes seuls, lui répondis-je en voyant qu'il continuait à regarder de tous côtés. Ici nous ne pouvons être vus et entendus que de Celui qui voit et entend tout.

—Et de qui je ne crains pas d'indiscrétion. Ecoute. Il y a quatorze ans que j'ai appris à prononcer un nom cher à mon cœur. Ce nom, je le répétais à chaque instant. C'était pour moi un encouragement dans le travail, un repos après mes fatigues, ma joie dans le présent et mon espérance pour l'avenir. Mais je dus bientôt l'oublier. Je ne sais quelle violente rafale emporta loin de moi l'être qui portait ce nom, et désormais, hélas ! il me fallut renoncer à toute consolation et à tout repos, à toute joie et à toute espérance. Je ne me plaisais plus à prononcer ces syllabes harmonieuses ; car, au lieu de me réjouir, elles me brûlaient les lèvres. Des larmes, à une délicieuse illusion succéda dans mon âme une haine violente contre ceux qui avaient pu plaisir à m'enlever mon bonheur. Il y a quatorze ans que je n'avais entendu prononcer ce nom magique. Et voilà que cette nuit, à la lueur des flammes, il a tout à coup retenti à mon oreille, et il a eu le pouvoir d'arrêter mon bras et de désarmer ma colère.—Ce nom, c'est toi qui l'as prononcé !

En disant cela, l'homme à la torche s'arrêta, comme pour juger de l'effet que ses paroles avaient produit sur moi. Je restai debout devant lui, tête baissée, et dans l'attitude de la réflexion. Les souvenirs du passé, qu'il évoquait dans ces lieux sombres et à cet instant terrible, accablaient mon cœur comme s'il eût été pressé dans un cercle de fer. Et en effet, je pouvais bien éprouver de l'effroi au moment où, le pur flambeau qui m'avait si longtemps éclairé venant à peine de s'éteindre, les anciennes ténèbres de mon existence semblaient de nouveau se répandre autour de moi.

Dans cette attitude, ma langue embarrassée n'osait prononcer une parole ; mais, malgré moi, je poussai un profond soupir.

—C'est toi qui l'as proféré, continua au bout d'un instant l'homme à la torche. Qui t'a appris à le prononcer ? qui t'a chargé de l'évoquer pour éteindre dans mon âme l'incendie d'aujourd'hui, et rallumer en échange un volcan déjà éteint ? Qui es-tu, toi que je n'ai jamais vu, et qui sais mes secrets aussi bien que moi-même ?—Connais-tu par hasard, dis, ajouta-t-il en baissant la voix, celle qui porte ce nom ? sais-tu où elle demeure ? sais-tu si elle souffre, ou si elle est heureuse ? Dis-le moi, et je te pardonne, à toi et aux tiens. N'ai-je pas fait mon possible pour sauver ton vieux compagnon ? j'avais sur moi un baume qui aurait certainement fermé sa blessure. Je l'aurais bandée de mes propres mains. Je vous aurais sauvé la vie, au péril de mes jours. Quoique marin et intrépide au maniement de la voile, j'obéis volontiers au gouvernail que je sens là dans mon cœur.

Alors il tira de son sein et me montra une petite fiole et des bandelettes de linge.

—Tu te tais, malheureux ? reprit-il en voyant que je continuais à rester silencieux. C'est machinalement peut-être, ou par un hasard funeste pour moi, que ta langue, cherchant une parole qui pût te sauver, a prononcé le seul nom capable d'opérer un miracle ? Mais non ; j'ai lu la vérité sur tes traits. Tu pleures ? je n'aurais jamais cru qu'aucun de vous pût pleurer. Tu me connais ; parle ; tu m'as vu en un autre temps et en un autre lieu.

—Oui, lui répondis-je, je me souviens de t'avoir vu bien différent de ce que tu es aujourd'hui.

—Et elle, l'as-tu vue aussi autrefois, et connais-tu sa destinée ?

—Je l'ai vue avant toi ; j'ai cessé de la voir avant que tu ne t'éloignasses d'elle, et, depuis ce moment, j'ignore, comme toi-même, sa destinée.

—Ton nom ! dis-moi ton nom.

—J'ai deux noms. Celui que je portais dans le siècle est enseveli dans une tombe.

—Où m'as-tu connu ?

—A Calasans.

En entendant ce nom, l'homme à la torche tressaillit. Il reprit sa lanterne, et ayant posé une de ses mains sur ma poitrine, de l'autre il éclaira mon visage, et se mit à me regarder avec des yeux hagards.

Mais ne pouvant sans doute rassembler ses souvenirs, il replaça la lumière à terre, et s'appuyant contre une colonne, il passa sa main droite sur son front brûlant ?

—Donne-moi d'autres indices, me dit-il, si tu veux que je te reconnaisse.

—Tu ne m'aurais jamais reconnu, lui répondis-je, si la Providence, dans ses impénétrables desseins, n'eût voulu réunir dans un même sépulcre deux hommes que séparait un autre tombeau. Regarde les traces que les passions, plus encore que la main du temps, ont creusées sur ce front que tu as vu autrefois brillant de jeunesse et d'espérance. Crois-tu à la Providence ?

—Je lui donne un autre nom.

—Comment appelleras-tu donc la destinée qui t'a conduit à sauver deux fois la vie à un même homme ?

—Je ne te comprends pas.

—Appelleras-tu hasard une circonstance qui fait que celui à qui tu as un jour sauvé la vie, sauve à son tour, plusieurs années après, ta réputation et ton honneur, en désarmant par un seul mot et si à propos ton bras levé sur un vénérable vieillard ? Prétendras-tu encore que ce ne soit pas là un coup de la Providence ?

—Dis moi ton nom.

—Mon nom ! il a été porté dans le siècle par un jeune homme qui ne croyait pas non plus en Dieu, ni en la Providence. Un jour ce jeune homme fut retiré mourant des flots de la mer par un matelot qui le rendit à la vie.

—Ton nom !

—Ce jeune homme avait une sœur adoptive. Le nom de la sœur était le rêve de ta vie.

—Imposteur ! la tombe n'a jamais rendu aucun de ses habitants. Tu n'es pas le frère d'Adèle.

—Pourquoi donc m'as-tu donné ce nom et m'as-tu ouvert ton cœur la veille de mon départ ?

—Tu mens ; regarde-moi en face ; c'est un secret de confession que tu trahis.

—S'il en était ainsi, mes lèvres deviendraient livides avant de lui livrer passage. Le secret que je te confie ne vient pas de la confession, mais de la tombe. Le frère n'est pas mort.

—Qu'est-il donc devenu ?

—Le frère vit, et le frère.....c'est moi !

—Encore un mot. Où nous sommes-nous vus pour la dernière fois ?

—Près de la porte du jardin.

—Et que t'ai-je dit ?

—Tu m'as demandé si tu serais heureux avec elle.

—C'est assez, Manuel. Je voudrais pleurer, mais, hélas ! la source des larmes est tarie dans mon cœur. Je te reconnais, et pourtant je doute encore. Je voudrais que tu m'ouvris les bras, et qu'une fois du moins dans ma vie il me fut donné de pleurer de joie ; mais il me semble que je fais un rêve. Après tout, si tu as été capable de faire un plongeon à Calasans, je ne m'étonne pas que tu te sois jeté tête baissée dans un cloître. Tu es le fou le plus sage que j'ai jamais connu.

A ces mots le pilote me pressa contre son cœur, et inonda mon sein d'un torrent de larmes.

LI.

—Manuel, me dit-il après ce premier transport, tu ne sais pas quel bien tu viens de me faire, mais tu ne sais pas non plus que le golfe dont je dois maintenant te tirer est beaucoup plus profond que celui dont je t'ai sauvé à Calasans. L'un de tes frères a voulu s'évader sous un déguisement, et on l'a reconnu en le contraignant à se découvrir la tête. Quant aux autres, la force armée les a mis en sûreté. Pour le moment, il est impossible que tu quittes cette baie de refuge.

—Je ne pense pas non plus, répondis-je, sortir d'ici de longtemps.

—Laisse-moi m'orienter dans ce souterrain. L'endroit que voici est situé au-dessous du grand autel ; l'entrée de l'église doit donc se trouver vis-à-vis. Traçons en conséquence notre rose des vents. Ne te semble-t-il pas, Manuel, que la ligne du Nord au Sud doit être marquée par ces deux colonnes ? Je sens renaitre en moi mes anciens goûts. La mer est à droite de l'église, et c'est de ce côté que doivent se briser les vagues. Prêtons l'oreille.

Pendant que le pilote parlait ainsi, aucun bruit ne retentissait plus au-dessus de nos têtes, et aux clameurs que nous avions entendues précédemment venait de succéder un profond silence.

—La coque de ce navire est très-épaisse et ne laisse pas pénétrer le moindre bruit du dehors, dit le pilote après être resté assez longtemps collé contre la muraille. Dirigeons nos observations sur un autre point.

—Approche, Manuel, ajouta-t-il un instant après ; un sens supplée à l'autre. D'ici, l'oreille ne surprend pas le plus léger souffle, mais ton odorat ne te dit-il rien ? Le mien est habitué à sentir de très-loin les algues marines. Déterminons la position de ce lieu. Il se trouve derrière le maître autel, en face de la grande porte de l'église. En tirant une ligne droite d'environ deux cents brasses à partir de ce point, nous trouverions mon brigantin à l'ancre dans le port, et prêt à faire voile.

Il fit encore quelques pas entre les colonnes, puis il revint à la même place.

—J'ai trouvé, dit-il tout à coup en se frappant le front.....Adieu, Manuel : si je ne reviens pas, tu pourras me compter parmi les morts. En tout cas, le secret de cette baie périra avec mon navire.

Il me prit par la main, et me demanda de lui servir de pilote de nuit à travers la galerie des sépultures, parce que, disait-il, la moindre lueur de notre lanterne qui percerait au dehors, à l'ouverture de la porte, pourrait me perdre.

Nous marchâmes à tâtons jusqu'à l'extrémité de la galerie solitaire.

Au moment où j'allais ouvrir, le pilote m'arrêta.

—Une dernière question, me dit-il en me serrant la main ; comment s'appelle le gardien de l'ermitage Saint-Telme ?

—Antonio, répondis-je.

—Et qui portait des bouquets à l'ermitage ?

—Ma sœur.

—Qui cultivait le jardin d'où sortaient ces fleurs ?

—Les mains de ma sœur et les miennes.

—Et quelle offre t'ai-je faite lors de notre dernière entrevue près du jardin ?

—Tu m'as dit que dans aucun cas je ne manquerais de mâts de rechange.

—C'est vrai ; ce sont mes propres paroles. Tu as sur moi une lettre de créance, Manuel, et je ne manquerai pas à mes engagements.

Il m'embrassa de nouveau avec encore plus d'effusion que la première fois, et entra dans la crypte dont il referma la porte derrière lui.

Quand je me trouvai seul, je me prosternai le visage contre terre devant la niche du père Joseph, et je restai longtemps dans cette position. Les sombres solitudes étaient rentrées dans leur antique silence. Au-dessus de ces voûtes épaisses venait de passer un orage dévastateur qui les avait ébranlées sans pouvoir les abattre. Les ossements de mes frères reposaient de nouveau en paix. J'étais le seul membre de la famille qui pût veiller sur eux. Comme un des débris dispersés d'un épouvantable naufrage, la providence m'avait confié la garde de celui qui avait été toute sa vie le refuge des naufragés. Je me souvins alors de ce que le père Joseph m'avait recommandé au moment où la mort allait étouffer la parole sur ses lèvres. Il m'avait chargé de mettre en sûreté nos plus précieuses reliques, et il avait ajouté que les catacombes avaient une issue aussi bien qu'une entrée. Mais il n'avait pu en dire davantage, car l'ange de la mort avait aussitôt glacé sa langue. Maintenant, où trouver cette issue, et quel moyen de sauver nos plus chers trésors ? Nous les avions déposés dans les niches vides, et je me levai pour m'assurer qu'ils y étaient encore. Rien ne manquait au sacré dépôt.

Alors un frisson involontaire s'empara de moi, et pour

la première fois de ma vie je perdis mon sang-froid. J'étais seul au milieu des tombeaux, et la crainte commençait à me gagner. En cette extrémité, j'eus recours aux souvenirs de mon livre de prières, et aussitôt se présentèrent à ma mémoire des fragments d'une des lamentations du prophète des pleurs.

—D'où vient, disais-je en commentant les versets qui me semblaient les plus tristes, d'où vient qu'une cité si peuplée, si riche et si magnifique, se voit maintenant dépeuplée de tous ses ornements ?

—Comment celle qui a fait trembler tant de peuples et qui passait pour la reine des provinces, est-elle maintenant assise solitaire comme une veuve sans roi, sans temples, sans magistrats et sans pontifes ?

Ses chemins sont déserts, et il n'y a plus personne qui aille adorer le Seigneur aux jours des plus grandes solennités.

Ses autels sont renversés ; ses prêtres gémissent.

Ses vierges ont rejeté toutes leurs parures, et soupirent, plongées dans une amère douleur.

Ses ennemis s'enrichissent de ses dépouilles.

Ses iniquités ont irrité le Seigneur ; c'est pourquoi il l'a traitée avec tant de sévérité : elle a été dépouillée des ornements qui faisaient toute sa beauté.

Et quand elle s'est vue si sévèrement punie, elle a regretté l'abondance et la richesse, la paix et la gloire dont elle avait joui durant tant de siècles, et dont elle se voit maintenant dépouillée par la violence.

Quelle désolation pour mon âme, ô mon Dieu ! dira-t-elle. Ayez pitié, Seigneur, de l'extrême angoisse que je souffre, pour que mes ennemis ne prennent pas de la sujet de se glorifier, et de dire que ce sont eux qui m'affligent, et non vous qui me châtiez en punition de mes péchés.

Ils ont ravi les plus précieux et les plus saints trésors, et ils ont laissé la ville plongée dans une terreur profonde.

Dans toute son enceinte on n'entend plus que des gémissements et des sanglots étouffés par l'épouvante.

O vous qui passez par ces chemins, regardez, et dites s'il est une douleur comparable à la mienne !

La cause de ce chagrin et de cette angoisse dont vous êtes témoins et qui changent sans cesse mes yeux en deux sources de larmes, c'est que le Seigneur s'est retiré loin de moi, le Seigneur qui devait me consoler et me rappeler de la mort à la vie.

Dieu est juste ; car j'ai provoqué sa colère, en oubliant sa loi, ses avertissements et ses menaces.

Je vous en conjure, ô peuples, écoutez et voyez les malheurs que je souffre.

Hélas ! mes prêtres et mes vieillards vont être comptés parmi les indigents, et on les verra mendier par les chemins le pain nécessaire à leur subsistance.

Venez à mon secours, ô mon Dieu, et ayez pitié de moi, à cause de l'extrême misère et des calamités qui m'affligent. Vous voyez que mon cœur est plein de trouble et pénétré de douleur.

Dans les rues, sur les places et jusque dans les temples, les meilleurs de mes fils sont tombés sous le glaive. Vos autels ont été consumés par les flammes, et dans les demeures des hommes on ne voit plus que des visages exténués, pâles d'effroi, vivantes images de la mort.

O mon Dieu, faites luire au plus tôt sur nous un jour de consolation.

En priant ainsi, je me calmai peu à peu et je retrouvai mon courage. Bientôt je sentis que mes paupières se fermaient, et que j'avais besoin d'un peu de repos. Près de la niche du père Joseph il y en avait une autre encore vide. Je me couchai à côté de ces restes vénérables, et je ne tardai pas à m'endormir.

La voix du pilote m'éveilla, et la lumière de la lanterne frappa mes yeux.

—Je craignais d'avoir une seconde fois perdu ta trace, me dit-il : mais aussi, qui aurait cru te trouver dans un pareil hamac ? Ne te dérange pas ; repose-toi et tâche de reprendre des forces. Je n'ai pu t'apporter que du pain et de l'eau. L'église est en ruines, et le couvent n'offre plus qu'une vaste solitude. Il n'y a plus dans son enceinte ni persécuteurs ni persécutés. Garde-toi de faire un pas hors de ce souterrain. J'ignore quand je pourrai revenir, mais je reviendrai. Où avais-je donc la tête ? Cette lanterne va bientôt s'éteindre. Que feras-tu sans lumière, au sein de ces tombeaux ? et pourtant, il est impossible que tu sortes d'ici.

—Les ténèbres ne m'effraient pas, mon ami ; et, mort ou vivant, avec ou sans lumière, ma demeure sera celle-ci.

—C'est bien, si tel est ton bon plaisir. Mais je ne puis demeurer plus longtemps sans danger pour toi.

—La tempête dure-t-elle toujours ?

—Je calme règne en ce moment.

—Pourquoi donc crains-tu pour moi ?

—J'ai vu des signes d'orage.

—Où ?

—A l'horizon que tu ne peux apercevoir d'ici. La surface des flots semble à peine agitée, et cependant le ciel est sombre, et dans le lointain apparaît une ligne de mauvais augure.

—Le monde n'est-il pas encore satisfait ?

—Il demande davantage.

—Quoi ! il veut plus que ce qu'il n'a fait ?

—Tu as vu la mer et ses vagues, Manuel. Dis-moi si leur fureur a jamais été assouvie ?

—Jamais.

—Un flot en appelle un autre, et cent navires tombent sur le premier qui a fait naufrage. La tempête ne se dissipe pas encore. Cependant il faut que je te sauve, Manuel, dussé-je laisser tous mes agrès et jusqu'à la quille de mon vaisseau en proie à l'Océan.

A ces mots il s'éloigna. Je l'entendis traverser la galerie et fermer la porte. Il me sembla que j'avais déjà dormi quelques heures. Je quittai ma couche sépulcrale, et je fis ma prière ; puis je mangeai un peu de pain et bus un peu d'eau sur la provision que le pilote avait déposée dans ma niche.

(A continuer)